

# 1

Je ne sais pas comment plier des robes ou des jupes, ni comment je suis censé ranger des soutiens-gorge ou des bas de nylon. Le moment serait bien mal choisi pour l'apprendre, mon cerveau ne fonctionne pas normalement. Ma conscience est partie jouer dans le trafic. J'effectue une série de gestes qui me sont parfaitement étrangers, je remplis des sacs de vidanges et des boîtes de rangement en plastique qui sentent le renfermé. Certains vêtements seront donnés à un quelconque organisme, d'autres seront mis à la poubelle, un ou deux morceaux seront récupérés par une tante. Je fais le tri au pif. Une chose est sûre, je suis seul dans cette chambre dégarnie, gelé dans mes sentiments et plutôt brusque dans mes mouvements. Deux jours de ce ménage, ce sera ma limite.

📺 *Vous écoutez Première Antenne, au 88,7 FM, à Montréal. Actualités, culture, sports et société. Il est 8 h.*

Il ne reste plus de café.

J'avais une seule chose à aller chercher au marché Atwater, hier après-midi, c'était du café, parce que j'allais en manquer. Au lieu de ça, j'ai flâné avec les écouteurs dans les oreilles, je suis allé manger deux *steamed buns* au Satay Brothers parce que c'était dimanche et que la saison achève. J'ai acheté des noix en vrac, des magazines, des

fruits. Je me suis même pris un brownie à la pâtisserie, un peu plus je me commandais un café, ç'aurait été le comble. Je suis passé faire des réserves de vin rouge, et puis tant qu'à y être, chez le boucher qui a le même nom de famille que moi (ça m'inspire confiance). Il avait des joues de veau cette semaine. *Je me gâte, ça se perdra pas*, je me suis dit, même si je vis seul. Finalement j'avais les bras pleins de sacs quand je suis rentré à mon condo, rue Rufus-Rockhead. J'ai tout posé, j'ai tout rangé, et je ne me suis même pas rendu compte que je n'avais pas acheté la seule chose dont j'avais besoin, celle qui m'avait amené au marché.

Je m'attarde un peu trop longuement sur le fond du contenant, comme si la fixité de mon regard allait multiplier les grains. Non, il n'y en a même pas assez pour faire un espresso tout court. Il va falloir que j'y retourne, pas plus tard que dès maintenant. Je ne peux pas me passer de café avant le petit-déjeuner. C'est une routine et je ne peux pas non plus rompre une routine. Je remets les écouteurs, j'enfile un *hoodie* et je me dépêche, parce que c'est pas tout, ça, je ne suis pas en avance. Une fois dehors, la petite pluie froide et le vent cru d'octobre accélèrent mes pas. J'ai juste des mocassins en toile. Je déteste l'humidité. J'écoute un topo sur le procès de la mère détraquée qui a tué ses deux enfants à son chalet. Elle a reçu un verdict de non-responsabilité criminelle, je n'y comprends rien. Il ne reste plus de ma sorte d'espresso à la brûlerie, je me rabats sur une autre, moins amère, ça m'apprendra. Le reportage mentionne le trouble dissociatif de l'identité dont la mère serait affligée. À la caisse, je me murmure à moi-même : « Hastie de folle ». Mais un

murmure, quand on a des écouteurs dans les oreilles, ça n'est parfois plus un murmure, et la caissière me lance un regard outré. J'enlève rapidement mes deux AirPods.

— Non, non, madame, désolé, je m'excuse, j'écoutais les nouvelles et ça parlait d'une personne... en situation de folie, rien à voir avec vous, pardon, je m'excuse infiniment, bonne journée à vous !

📻 *Première Antenne, 88,7 FM, 8 h 17*

*La pluie intermittente se poursuivra jusqu'en soirée, avec des mercures autour de 6 °C, c'est frisquet et humide, c'est le moins qu'on puisse dire, prévoyez votre imper aujourd'hui. Dégagement cette nuit, demain : ensoleillé, maximum de 11. Le soleil se couche à 18 h 20 ce soir — de plus en plus tôt : ça va vite ! Circulation, Romain ?*

La moitié de mes heures éveillées, je les passe à écouter la radio. Écouteurs sans fil plantés dans une ou deux oreilles, enceintes dans mon salon ou dans la voiture, partout. Presque à chaque instant que je passe éveillé, quelqu'un me parle, m'informe ou me débite des inepties qui me font bondir. Je peux même ajouter à ce temps des minutes d'écoute à moitié endormi. Quand, aux petites heures, j'ai du mal à retrouver le sommeil, je pose mon iPhone sur l'oreiller, je lance l'appli de Première Antenne, 88,7 FM, et je fais *play*, en mettant une minuterie. Comme c'est souvent des reprises de la journée, j'entends parfois les mêmes chroniques pour la seconde fois. Retour au sommeil garanti.

Cette fidèle relation avec la radio, je la dois aux acouphènes et à ma mère. Tous deux ont pris beaucoup trop de place dans ma vie.

C'est la mère qui est arrivée en premier, naturellement. J'ai plein de fleurs à lui lancer. À commencer par la transmission de son amour des mots, des livres. Une rigueur, une morale. Et puis, son amour de la radio. J'ai sur mon étagère un objet de décor *vintage* : le vieux poste à lampes des années 50 qui était perché sur le frigo pendant toute mon enfance. Ma mère l'allumait religieusement tous les matins, son geste invariablement accueilli par un bruit de friture. De *Tout compte fait* à Robert Gillet, en passant par *D'un soleil à l'autre* et CJRP les jours de tempête, pour savoir si j'avais congé de l'école, les voix et les musiques se succédaient jusqu'à l'heure du souper.

Et puis il y a les acouphènes. Qu'ils se soient invités dans mon crâne pour y élire une résidence permanente au terme d'une otite digne des ligues majeures qui venait coiffer une année de merde n'a pas beaucoup d'importance. Les facteurs qui les causent se comptent par centaines. Disons simplement deux choses, ou plutôt trois. Un : ils sont effectivement là pour rester, ils ne me quittent jamais. Deux : on peut vraiment s'y habituer, les oublier et bien vivre avec, comme on finit par bien vivre avec un acrochordon en dessous du bras. Mais, trois : on doit faire son deuil du silence. Moins jojo. Je préfère nettement les environnements peu bruyants, le silence relatif, car le silence absolu fait monter le volume des acouphènes à onze. Silence est égal à inconfort. Une bien drôle d'équation à laquelle il faut se résigner, à son tympan défendant.

Et parce que les sons apaisants d'océan ou de pluie amazonienne passés en boucle, ça devient un peu redondant à la fin, aussi bien se calmer l'ouïe avec quelque chose d'intéressant. D'actuel. De tendance. C'est comme lire toute la journée, pour un paresseux.

Je gagne ma vie comme fonctionnaire municipal. Agent de communication pour la Ville de Montréal, division gestion de la perception, volet citoyens. En gros, mon travail, c'est de présenter des excuses. Je suis un donneur d'excuses professionnel. Ça n'est pas ma seule tâche, je dois aussi répondre au téléphone et aider les payeurs de taxes à s'y retrouver dans notre système administratif, notre « interface citoyen », mais c'est quand même ma tâche principale. Un col blanc de la contrition. Et à la Ville de Montréal, je ne manquerai jamais de boulot. Même si j'arrive en retard, comme en ce lundi matin d'octobre. En matière de manquements au travail, j'ai de la marge. Il faudrait que j'arrive en retard avec une dépouille de chat sous le bras, du sang sur la chemise et sur le manche d'un couteau de chasse glissé dans ma ceinture, et que je dégage une haleine de bourbon pour qu'un grief me soit adressé et que je tombe en disgrâce. D'ici là, il y a du jeu.

 Première Antenne, 88,7 FM, 13 h 33

— Serge Beaudet, vous êtes psychologue et enseignant en psychologie du travail et des organisations à l'Université d'Ottawa, vous venez de publier un essai sur le pardon, dont le titre est *Amendes honorables*, publié chez Payet, et vous y abordez les bienfaits de faire des excuses, parlez-nous de la genèse de cet ouvrage,

*tout d'abord, diriez-vous qu'en cette époque d'échanges très peu civilisés sur les plateformes numériques, on a désappris à s'excuser, selon vous, Serge Beaudet ?*

*— Oui, c'est vrai, et ça recoupe une partie de ma thèse. On est surtout devenu très sélectifs, très radins dans nos gestes et dans notre sincérité en général... C'est Dumas qui disait : « Je pardonne à toutes les femmes adultères, excepté à la mienne. »*

*— Ha ha ! Ah ! Dumas ! Quelle prose...*

*— Je parlais d'Alexandre Dumas, l'écrivain, et pas du chanteur de Victoriaville, pour plus de précision...*

## 2

Il a fallu quatre sonneries pour que la femme décroche. À son ton de voix, je soupçonne la marchette.

— Oui, allô ?

— Bonjour, est-ce que je parle à madame Simard ?

— Qui parle ?

— Bonjour, madame, je me présente : Vincent Lauzier, je suis agent de communication à la Ville de Montréal.

— Mouin...

— Je vous appelais pour vous présenter des excuses au nom de la Ville de Montréal, et aussi pour vous offrir mes condoléances.

— Mmh.

— Je suis sûr que Mitaine était un gentil chat... Mais sachez qu'avec la décharge électrique qu'il a subie, il n'a pas souffert. Ou alors, si peu...

La femme renifle, la gorge nouée.

— Et encore une fois, au nom de l'arrondissement de LaSalle et de la part de notre service incendie : nos plus sincères excuses pour le malencontreux incident de la semaine dernière...

— OK. (Snif) C'est tout ?

— Oui, écoutez, vu les circonstances, il ne servirait à rien de prolonger indûment nos échanges, donc... bonne journée, madame Simard. Désolé encore une fois...

(Clic)